

— Mais je ne comprends pas, s'exclama la jeune femme à côté de moi au comptoir de retrait des acquisitions. C'est moi qui ai acheté ce lot. Ces ours en peluche sont à moi ! (Sa voix monta dans les aigus.) J'ai agité ma plaquette et vous avez dit : « Une fois, deux fois, trois fois. Adjugé vendu » en me regardant dans les yeux.

— Navré, mademoiselle Trotter, répondit Johnny, le manager des ventes. Mme Stanford était assise juste derrière vous.

— Mais non, vous n'avez pas le droit, s'indigna-t-elle. C'est moi que vous regardiez. Je crois que vous n'avez pas les yeux en face des trous.

Johnny laissa passer l'insulte. Entré chez Luxton's à l'âge de seize ans, il avait aujourd'hui dépassé la soixantaine : c'était un professionnel chevronné que rien ne semblait pouvoir ébranler.

La femme se tourna vers moi et me fusilla du regard.

— Ce n'est rien, dis-je en m'efforçant de masquer mon agacement. Ça arrive.

Mlle Trotter avait poussé les enchères sur un lot de peluches sans grande valeur, à part pour moi. Deux ou trois d'entre elles avaient une patte abîmée ou un œil en moins. Bon, je reconnais que le petit bouledogue avec son chapeau de paille était mignon, mais ça s'arrêtait là.

J'avais sauvé toutes ces peluches non pas pour les revendre mais dans l'intention de rapiécer celles qui en auraient besoin puis de les offrir à l'infirmière retraitée du village, afin qu'elle en fasse don au service pédiatrique de l'hôpital.

L'hôtel des ventes était plongé dans l'effervescence habituelle qui clôturait une journée d'enchères acharnées et les esprits commençaient à s'échauffer. Pour ne rien arranger, on avait déjà pris du retard parce qu'un plaisantin avait déclenché le détecteur de fumée dans les toilettes. Tout le monde avait été évacué sur le parking et s'était retrouvé trempé comme une soupe après la tombée d'une averse.

— Veuillez vous écarter, s'il vous plaît, lança Johnny à la jeune femme. Kat ? Vous attendez autre chose ?

J'entendis le tintement signalant l'arrivée d'un SMS et Mlle Trotter se retourna pour consulter son écran.

— Oui, répondis-je, je devais aussi récupérer une caisse de souvenirs militaires appartenant à Olive Banks : le lot 49. Il a été retiré de la vente à la dernière minute.

Je sortis mon portable et montrai à Johnny l'e-mail du petit-fils d'Olive, l'inspecteur Clive Banks, m'autorisant à récupérer la caisse de souvenirs de sa grand-mère. Clive m'avait appelée en panique juste après le déjeuner pour me dire que sa grand-mère de quatre-vingt-dix ans, veuve depuis peu, s'était rendu compte que son fils Trevor avait mis certains objets en vente à son insu.

C'était le genre de malentendu qui survenait fréquemment lors d'un décès dans une famille. Plus d'une fois, la société Les Collections de Kat : vente et estimation (c'est-à-dire moi) s'était vue sollicitée pour estimer des objets partagés entre plusieurs membres d'une famille, et j'avais été amenée à arbitrer les inévitables conflits qui en résultaient.

— C'est bien dommage, déclara Johnny d'un air dépité. Nous avions déjà reçu plusieurs offres en ligne.

— Je ne suis pas étonnée. Apparemment, le mari d'Olive était une légende de la Seconde Guerre mondiale dans le coin.

— Attendez un instant, je vous apporte ça, dit Johnny avant de disparaître.

Je me rappelais vaguement la caisse en question. J'y avais jeté un coup d'œil en passant la vente en revue quelques jours plus tôt. Elle contenait des équipements de la Réserve territoriale. Mais je n'y avais rien trouvé d'intéressant car aucun de mes clients ne collectionnait d'objets militaires, et d'ailleurs, chaque fois qu'on me demandait d'estimer une pièce, je redirigeais la personne vers un spécialiste.

Mlle Trotter réapparut soudain juste à côté de moi.

— Très bien, dit-elle. Je vous en donne cinquante livres.

Pour la première fois, je me tournai vers elle : elle avait une trentaine d'années et un petit visage pâle. Ses cheveux relevés en un chignon serré au-dessus de sa tête sentaient la laque, et hormis du mascara sur ce qui était à l'évidence des extensions de cils, elle ne portait pas de maquillage. Je remarquai alors un détail qui m'avait jusqu'ici échappé : sous sa doudoune bordeaux entrouverte, elle portait une blouse d'hôpital bleu foncé.

Des scrupules me vinrent. Elle était infirmière ! Peut-être avait-elle voulu acheter les peluches pour la même raison que moi ?

— Je suis navrée, dis-je. Je les ai déjà promises à quelqu'un.

Mlle Trotter esquissa un sourire gêné en me reconnaissant.

— Je n'avais pas compris que ma concurrente était la célèbre Kat Stanford. Je me sens idiote tout à coup. Je me présente : Staci Trotter. Staci avec un « i ».

La jeune femme avait mis de l'eau dans son vin. La franche agressivité dont elle avait fait preuve envers Johnny avait cédé la place à un ton plus amène.

À mon tour, je répondis d'une voix plus douce :

— Appelez-moi Kat. Avec un « k ».

— C'est la première fois que je participe à une vente aux enchères, déclara Staci. Je ne savais pas trop comment ça marchait. Mon compagnon m'avait dit de ne pas me laisser impressionner et d'agiter ma plaquette.

Staci sourit et je me sentis forcée de l'imiter.

— C'est vrai qu'au premier abord, ça peut sembler intimidant, mais on ne mord pas.

Je me souvins de ma première vente. Emportée par l'adrénaline, j'avais poussé les enchères pour une poupée de collection qui s'était avérée n'être qu'une pâle copie. Ce jour-là, la leçon avait été aussi coûteuse pour mon amour-propre que pour mon porte-monnaie.

Johnny revint avec une caisse en bois rectangulaire marquée « LOT 49 ». Sur le côté était collée une étiquette où l'on avait écrit au feutre noir : « RP » – à restituer au propriétaire. Une vieille sangle en cuir à la boucle ternie maintenait le couvercle en place. Malgré les poignées de corde à chaque extrémité, il fallait être deux pour la déposer dans ma voiture.

— Je vais vous ramener un porteur, dit Johnny en balayant du regard la salle de vente bondée. Ah, j'aperçois Arlo.

Il héla un jeune homme vêtu de l'uniforme vert chasseur de Luxton's.

— Où est votre voiture, Kat ? demanda-t-il.

— Je me suis garée sur l'aire de chargement, répondis-je. J'ai aussi acheté une table de jardin verte en osier : le lot 304. Ma mère la voulait pour son patio à la marocaine.

— Arlo va vous apporter tout ça.

Johnny lui transmit ses instructions puis se tourna vers le client suivant.

— Je vais porter le carton de peluches, décida Staci avant même que je puisse protester.

Je saisis un côté de la caisse, Arlo prit l'autre, et nous nous dirigeâmes vers ma voiture, suivis de Staci. Arlo m'aida à la déposer sur la banquette arrière puis partit chercher la table de jardin. Je pris le carton des mains de Staci. Les ours et le bouledogue y côtoyaient un mélange de robes de poupée et d'ouvrages au tricot dont on avait rempli le moindre espace vide. La caisse occupait presque toute la banquette, mais je réussis à poser le carton par-dessus, dans un équilibre précaire.

Arlo revint avec la table de jardin. J'ouvris le hayon et Staci m'aida à retirer la tablette pour la faire passer.

Je les remerciai tous les deux, mais Staci tapotait déjà sur son téléphone de manière frénétique. Je donnai cinq livres à Arlo et il regagna la salle des ventes.

— Excusez-moi, dis-je à Staci qui s'était appuyée contre ma portière.

— Bon, lança-t-elle. Puisque c'est comme ça, je vous en donne quatre-vingts livres. En liquide.

— Eh bien, vous les voulez vraiment, ces peluches... dis-je d'un air malicieux.

— De toute façon, vous n'allez pas les vendre, répliqua-t-elle d'un ton plus assuré. Vous vendez seulement les poupées et les peluches rares.

— C'est juste, admis-je. Mais comme je vous le disais, je les ai promises à quelqu'un... D'ailleurs, elle est infirmière comme vous, ajoutai-je en pointant du doigt sa blouse. Dans quel hôpital travaillez-vous ? Vous la connaissez peut-être. Elle s'appelle Gladys Knight.

Une ombre de contrariété traversa son visage pâle.

— Je ne suis pas infirmière, je suis masseuse. Je travaille à mon compte.

— Excusez-moi. C'est à cause de l'uniforme.

— Les peluches sont pour ma sœur, expliqua soudain Staci. Elle... elle a un cancer. Elle collectionne les peluches abîmées : ça l'aide à se sentir moins seule.

— Je suis vraiment désolée pour votre sœur, répondis-je, à la fois confuse et suspicieuse.

Ces peluches étaient bien loin de valoir quatre-vingts livres, à moins que je n'aie perdu mon flair. J'hésitais. Gladys m'en voudrait-elle vraiment si je revenais sur ma promesse ? En même temps, bien que la sœur de cette jeune femme soit malade, je n'aimais pas qu'on me force la main.

— Voilà ce que je vous propose : donnez-moi votre numéro et je vous mettrai de côté le plus bel ours. Une fois que je l'aurai raccommodé, vous pourrez venir le chercher.

J'entendis le bip annonçant un SMS. Staci jeta un coup d'œil à son téléphone mais ne répondit pas.

— Cent livres, dit-elle. C'est mon dernier prix.

Cent livres !?

— C'était votre sœur ? demandai-je.

Elle acquiesça.

— Bon, d'accord, soupirai-je. Vous avez gagné. (J'ouvris la portière passager.) Choisissez-en un et prenez-le. Je ne veux pas de votre argent.

Je lui tenais la portière en attendant qu'elle se décide, mais son regard était fixé par-dessus mon épaule. En me retournant, j'aperçus un homme vêtu d'une combinaison de moto en cuir. Adossé contre une Fiat 500 d'un rose criard, il portait un casque décoré d'un éclair violet. Dès qu'il vit que je l'observais, il détourna la tête.

— Très bien. Alors je vais choisir moi-même, dis-je en me penchant.

À ce moment, Staci poussa un cri de douleur et se plia en deux en se tenant le ventre.

— Grands dieux ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que vous avez ?

Staci recula en relevant la tête.

— Un coup de poignard, répondit-elle. Je n'aurais peut-être pas dû porter ce carton. (Elle ajouta avec un nouveau sourire penaud.) Je suis enceinte.

— Mais... pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Je ne vous aurais pas laissé le soulever !

Il était difficile d'estimer son stade sous sa doudoune, mais j'avais lu quelque part que c'était en début de grossesse que les fausses couches étaient les plus fréquentes.

— Voulez-vous vous asseoir ? Où êtes-vous garée ?

Staci montra la Fiat 500 rose vif garée le long de la route, sur une double ligne jaune.

— Vous devriez prendre garde, dis-je. Les agents de la circulation n'hésitent pas à verbaliser par ici.

— Ça craint rien, répondit-elle. J'ai une carte handicapé.

Un écusson bleu apparaissait effectivement derrière son pare-brise. Depuis quand les femmes enceintes avaient-elles droit à une carte de stationnement ?

Je remarquai au passage que la Fiat semblait neuve. Le siège passager et la banquette arrière, d'un crème immaculé, étaient encore recouverts de la fine housse plastique de sortie d'usine. Pas très pratique pour transporter l'attirail de bébé, et encore moins une table de massage pliante.

Je l'aidai à s'asseoir derrière le volant.

— Vous devriez peut-être attendre pour reprendre la route, lui conseillai-je. Voulez-vous que je vous rapporte de l'eau ?

Son téléphone signala l'arrivée d'un nouveau SMS et elle jeta un coup d'œil à l'écran.

— Non, ça va, merci. Mon compagnon est en chemin.

— Voulez-vous que je reste avec vous jusqu'à ce qu'il arrive ?

— C'est bon. Vous pouvez partir. Au revoir.

— Attendez, dis-je en sortant une carte de visite de la poche de mon manteau. Voici mon numéro. Discutez-en avec votre sœur et appelez-moi. Mon offre tient toujours.

Staci consulta ma carte en silence.

— Vous habitez Little Dipperton ?

— Au domaine de Honeychurch, précisai-je. Ma salle d'exposition se trouve dans l'une des porteries. Vous connaissez ?

— D'accord, au revoir, lâcha-t-elle à mon grand étonnement pour reprendre aussitôt son téléphone.

Elle claqua sa portière si brusquement que je faillis y laisser mes doigts. Je fis volte-face et regagnai ma voiture, hors de moi.

Quand je m'arrêtai au stop en quittant le parking, la Fiat rose était toujours garée sur l'emplacement réglementé. Staci discutait avec l'homme en tenue de motard que j'avais remarqué plus tôt. Penché à la fenêtre passager, il me tournait le dos si bien que je ne pouvais distinguer son visage. À voir la façon dont il agitait son casque, ils semblaient avoir une conversation animée.

Ce ne sont pas tes affaires, Kat, me dis-je. Les relations de couple sont parfois compliquées, et comme dit le vieil adage, nul ne sait ce qui se passe derrière les portes closes.

Les choses n'étaient plus pareilles entre nous depuis qu'à Noël dernier, Shawn avait réclamé que l'on fasse un break. J'étais convaincue que le problème tenait en grande partie au refus catégorique de ma mère de dévoiler son pseudonyme.

Cela faisait des années qu'elle écrivait ses romans à l'eau de rose sous le nom de plume de Krystalle Storm, mais nous n'étions que deux – moi, et pour mon malheur, Shawn – à savoir que l'historienne de la famille Honeychurch était également une superstar internationale.

Ma mère n'avait jamais payé d'impôts sur ses droits d'auteur, et Shawn ne paraissait pas avoir conscience de ce qu'elle encourrait si cela venait à se savoir. Son unique ligne de défense était que jamais elle n'avait imaginé que ses livres auraient un jour du succès. Or s'ils étaient passés inaperçus dans les premiers temps, ce n'était plus le cas aujourd'hui. Elle avait toutes les chances d'aller en prison, et pas seulement elle : son demi-frère, Alfred, qui après avoir purgé plusieurs séjours aux frais de Sa Majesté, s'occupait aujourd'hui des écuries d'Edith, aurait également des ennuis. C'était lui qui s'était rendu dans les îles Anglo-Normandes pour retirer de grosses sommes d'argent sur le compte de ma mère et les lui rapporter clandestinement au Royaume-Uni.

Cependant, comme je l'avais maintes fois expliqué à Shawn, il ne m'appartenait pas de révéler ce secret.

Et puis il y avait les jumeaux de Shawn. Je les adorais et je me réjouissais à l'idée de faire partie de leur vie, mais ces deux derniers mois, je ne les avais presque pas vus. Soit ils étaient chez leur grand-mère, soit ils couchaient chez des amis. Leur présence réveillait bien sûr le souvenir d'Helen, la défunte femme de Shawn. Je ne cherchais pas à la remplacer, mais d'une certaine manière, j'avais constamment l'impression d'évoluer dans son ombre. Comment rivaliser avec une morte ?

Dans nos rapports intimes aussi quelque chose avait changé : la flamme s'était éteinte. Mais quelque part, n'était-ce pas le lot de beaucoup de couples ? La passion s'éteignait pour laisser place à un sentiment plus durable. Sauf que dans notre cas, rien ne l'avait remplacée.

Franchement, je commençais à en avoir assez de l'attitude de Shawn. Il me répétait sans cesse qu'il m'aimait, mais ses actes ne reflétaient pas ses paroles. On ne se voyait plus si souvent car sa promotion l'amenait à augmenter ses heures de travail. Pour ne rien arranger, il était désormais en poste à Exeter, à une cinquantaine de kilomètres.

Je repensai aux dix années que j'avais passées avec David. Il ne me semblait pas que la flamme se soit jamais éteinte entre nous. Ou peut-être que si. Je ne m'en souvenais plus. Aujourd'hui, je voyais tout cela avec des lunettes roses : ma vie exaltante et glamour de célèbre animatrice de l'émission *Fakes & Treasures*, aux côtés de David Wynne, légende mondiale dans le milieu des enquêteurs en œuvres d'art. Notre unique souci à l'époque était Trudi, sa femme, journaliste de tabloïd, dont il était séparé et qui n'avait de cesse de nous créer des ennuis. Comble de l'iro-

nie, David et son épouse avaient divorcé peu après notre rupture.

Je ne pouvais même pas me confier à Di, ma meilleure amie, au risque de trahir le secret de ma mère. Je lui avais laissé entendre que ce n'était plus pareil entre Shawn et moi mais Di avait mis cela sur le compte de l'arrivée de l'inspecteur Greg Mallory, le remplaçant de Shawn.

Ses insinuations m'avaient agacée, mais elle s'en était amusée. À l'entendre, le fait que je sois sur la défensive prouvait qu'elle avait touché un point sensible. Et pourtant ça n'avait rien à voir avec Mallory ! Évidemment, il fallait être aveugle pour ne pas remarquer combien il était bel homme. Avec sa mâchoire « volontaire », comme disait maman, il m'évoquait un mélange entre Don Draper, le héros de *Mad Men*, et Desperate Dan, le cow-boy de BD.

Je devinais qu'à un moment donné, une certaine personne avait dû compter dans sa vie, et que c'était sans doute pour s'en éloigner qu'il avait quitté Plymouth et ses lumières pour la campagne des South Hams, mais nous n'avions jamais abordé le sujet. Rien d'étonnant, cela dit, nos rapports étaient assez limités. Nous n'étions même pas réellement amis. Tandis que cette pensée me traversait, le souvenir de ce qui s'était passé le soir du Nouvel An me revint en mémoire.

L'incident s'était produit au Hare & Hounds. Conformément au souhait de Shawn, nous avions entamé notre break et je m'y trouvais seule. J'avais le cafard. Alors que je discutais avec Mallory sous l'arche menant à l'arrière-salle, Di était arrivée, tenant un brin de gui. Elle l'avait agité entre nous, et quand je lui avais fait remarquer que la coutume du gui ne s'appliquait qu'en décembre, Mallory m'avait rappelé qu'il restait sept minutes avant

que l'horloge ne sonne le passage au nouvel an : d'après la tradition, refuser un baiser à un homme portait malheur.

Je m'étais attendue à un baiser chaste, mais dès que nos lèvres s'étaient touchées, nous avions tous les deux senti un courant électrique nous parcourir et avions reculé. Je m'étais enfuie aux toilettes, ratant du même coup le décompte de la nouvelle année, ainsi que le traditionnel *Ce n'est qu'un au revoir* chanté en chœur. Quand j'en étais finalement sortie, Mallory était parti.

L'incident m'avait troublée, mais lorsque nous nous étions croisés quelques jours plus tard, aucun de nous n'y avait fait allusion. C'était comme si ce baiser n'avait jamais eu lieu. Le problème, c'est qu'il s'était bel et bien produit, et plus Shawn s'éloignait de moi, plus Mallory s'insinuait dans mes rêves.

Un soir, après avoir partagé une bouteille de vin avec Di, j'avais fait une grosse bêtise : j'avais écrit une lettre à « Chère Amanda », le courrier du cœur du *Dipperton Deal*, l'hebdomadaire local. Et voilà donc plusieurs semaines que je me rongerais les sangs à l'idée que la mystérieuse Amanda choisisse de répondre à mon appel à l'aide. Ma mère m'identifierait sur-le-champ.

Chaque samedi, elle et moi prenions un malin plaisir à disséquer la page « Problèmes » de cette chère Amanda. Nous cherchions à démasquer l'auteur(e) de la lettre choisie. Bien sûr, percer le secret de l'identité d'Amanda nous excitait tout autant. Apparemment, la rubrique existait depuis les années 1980, par conséquent le nombre de suspects possibles diminuait à mesure que les résidentes de Little Dipperton rendaient l'âme.

Je reléguai Amanda dans un coin de ma tête en voyant se rapprocher le panneau du village. La circulation dans Little Dipperton semblait plus dense que d'habitude et

il fallait que je me concentre. Alors que je ralentissais pour tourner à droite, je dus piler pour éviter une moto qui venait de me faire une queue de poisson pour tourner. Ma voiture chassa de l'arrière sur la route humide et j'aperçus le carton de peluches qui se renversait sur la banquette. À côté de moi, mon fourre-tout s'envola et tout son contenu atterrit au pied du siège. Outrée, je donnai un coup de klaxon mais le motard disparut en m'adressant un doigt d'honneur. Non seulement dangereux, mais grossier avec ça !

Bloquée par le flot de voitures ininterrompu, je restais à l'arrêt plusieurs minutes, et quand la pluie se remit à tomber, je me pris à espérer que mon motard impoli en fasse les frais. L'étroite route menant à Little Dipperton était particulièrement dangereuse et il était déconseillé de l'emprunter à toute vitesse. Entre sa forte déclivité, ses virages en épingle à cheveux et la pénombre de sa canopée, ce tronçon était tristement connu pour ses accidents.

À peine m'étais-je engagée sur la petite route que des trombes d'eau s'abattirent sur mon pare-brise, m'obligeant à passer les essuie-glaces en vitesse rapide et rendant ma visibilité quasi nulle. Puis, de manière tout aussi soudaine, la pluie cessa pour laisser place à un ciel gris délavé.

Je descendis un autre raidillon et dépassai la carcasse calcinée de Bridge Cottage. Au fond du vallon coulait un torrent qui, l'été, se réduisait à un mince filet d'eau, mais que l'hiver transformait en un rapide impétueux. La bâtisse en ruine et sa cour de devant, délimitée par un muret de pierre, avaient servi un temps de décharge sauvage, mais l'installation d'une caméra de surveillance avait remarquablement porté ses fruits. Quelques lourdes amendes et une poignée d'arrestations pour l'exemple diffusées sur les réseaux sociaux avaient fini de régler le problème.

Soudain je vis la moto. Elle était couchée au milieu de la route juste devant la porte d'entrée. Je sus aussitôt qu'il s'agissait de mon motard car personne d'autre ne m'avait doublée. Je lui avais souhaité d'avoir un accident et maintenant je me sentais coupable.

Je coupai le contact et sortis de voiture, mais ne vis aucune trace du motard.

— Ohé ! criai-je. Où êtes-vous ? Est-ce que ça va ?

Pas de réponse. En fait, tout était étrangement silencieux.

Je m'approchai de la moto avec précaution. C'était une Kawasaki ; à première vue, son propriétaire en prenait soin, alors pourquoi ne l'avait-il pas mise sur sa béquille ? J'aperçus les clés encore sur le contact. Quelque chose clochait.

Perplexe, je demeurai là à contempler les vestiges calcinés de la vieille maison. Je parcourus du regard la cour déserte et la rangée d'arbres au-delà. Si mon motard avait fait une halte pour satisfaire un besoin naturel, il n'aurait assurément pas laissé son engin en travers de la chaussée.

Je balayai de nouveau la zone du regard, cherchant des traces de dérapage, mais n'en remarquai aucune.

Au loin, j'entendis une voiture changer de vitesse et un instant plus tard, une Skoda Scala d'un bleu vif apparut. Le conducteur, un septuagénaire, s'arrêta à ma hauteur et baissa sa vitre.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— À vrai dire je ne sais pas, répondis-je en désignant la moto abandonnée. Je ne trouve pas le propriétaire de cet engin. J'ignore s'il est tombé ou si... ?

Je haussai les épaules, l'air désemparé, et l'homme descendit de son véhicule. Il portait une veste de tir vert olive en tweed et des bottines Birkenstock marron. Avec

sa masse de cheveux blanc argenté et ses yeux d'un bleu intense, il respirait la sophistication. Je devinai au logo de l'agence de location sur sa voiture qu'il n'était pas du coin. Leur beauté exceptionnelle valait aux South Hams de figurer au nombre des sites naturels remarquables et le lieu attirait des touristes du monde entier, de janvier à décembre.

— Il faudrait peut-être au moins la dégager de la chaussée, proposa l'homme en arquant un sourcil. Qu'en dites-vous ?

Sa voix était nette et bien timbrée.

— D'accord.

L'inconnu redressa la Kawasaki et la fit rouler jusque derrière le muret. Il la mit sur la béquille puis retira la clé du contact.

— Il n'a pas pu aller bien loin, déclara-t-il en jetant un regard alentour. Si je ne me trompe pas, il s'agit d'une clé de porte.

Je sentis un frisson d'appréhension m'envahir, comme chaque fois que je me trouvais dans les parages de Bridge Cottage.

— Peut-être qu'il est tombé en panne d'essence et qu'il a décidé de marcher jusqu'au village ?

Ça paraissait très peu probable.

— Possible. Mais dans ce cas pourquoi aurait-il laissé ses clés ? (L'homme réfléchit un instant.) À quelle distance est-on de Little Dipperton ?

— Environ trois kilomètres. C'est justement là-bas que je me rends. Je déposerai les clés à la coopérative. Mieux vaut ne pas les laisser ici, je pense.

L'homme acquiesça puis se retourna vers la maison.

— Vous avez vérifié à l'intérieur ?

— Non, mais je doute qu'il y soit. J'ai appelé plusieurs fois. Il a dû repartir à pied.

— On dirait bien qu'elle a brûlé... continua-t-il.

Je hochai la tête. Pas question de lui détailler l'histoire du cottage. Il y a quelque temps encore, je ne pouvais pas passer devant sans que le cauchemar de cette nuit d'horreur ressurgisse : maman et moi, enfermées dans la cave, le cottage incendié, nous en avions réchappé de peu.

— Cette bâtisse fait-elle partie du domaine de Honeychurch ? demanda-t-il.

La question me surprit.

— Vous connaissez le coin ?

— Oui, dit-il avec un sourire. Enfin, sur le papier.

Il sortit de sa poche une carte de visite vert pâle qu'il me tendit. J'y décelai les notes délicates d'une fragrance familière : Extract of Limes. Je m'en souvenais car c'était un des parfums préférés de David. Hors de prix.

— Peter Becker, dit-il. Je travaille à la Fondation pour la restauration des chapelles de Grande-Bretagne.

Impressionnée, je me présentai.

— Ne me dites pas que vous êtes la fameuse Kat Stanford qui animait *Fakes & Treasures* ? (C'était à son tour d'être impressionné.) Je ne ratais jamais un épisode !

— C'est très gentil, dis-je en souriant. Mais officiellement j'ai tiré un trait sur cette période. Je suppose que vous êtes venu pour l'horloge de l'église.

Arrivé dans la région depuis seulement trois semaines, notre nouveau pasteur, le révérend Danny Pritchard (mais il préférerait « Danny » tout court) avait déjà lancé un appel aux dons pour faire réparer la pendule de l'église, qui avait cessé de fonctionner un matin de 1944.

Peter confirma d'un hochement de tête.

— Je suis ici pour quelques jours.

— Vous êtes descendus au Hare & Hounds, je suppose ?
On y mange vraiment très bien.

Le fait de savoir que cet inconnu travaillait en lien avec l'église et notre nouveau pasteur dissipa mes premières craintes et je me détendis.

— Je l'espère, répondit-il en riant. (Son regard était plein de bienveillance.) L'Église d'Angleterre effectue un recensement des lieux de culte. Elle s'intéresse en particulier aux chapelles tombées en désuétude ou reconverties en habitations. Je crois qu'il en existe justement une sur le domaine de Honeychurch.

— Oui, enfin ce qu'il en reste, c'est-à-dire plus grand-chose en dehors du clocher.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, mais j'aimerais tout de même la voir. Je suppose qu'il y a un cimetière ?

— Franchement, je n'en sais rien. Je n'en ai jamais vu. (J'expliquai que la chapelle se trouvait au milieu des bois, sur la bordure nord-ouest du vaste domaine.) Je ne suis même pas sûre qu'une route y conduise. Vous devriez interroger ma mère. Lord Rupert Honeychurch, le quinzième comte de Grenville, l'a nommée historienne officielle de la famille. Elle est incollable sur tout ce qui concerne le manoir et son domaine ; ainsi que sur les familles, du haut comme du bas de l'échelle.

— Merci beaucoup. Peut-être auriez-vous son numéro de téléphone ? Ou bien une carte de visite ?

Je plongeai la main dans ma poche, mais elle était vide. Je venais de donner la dernière carte qui me restait à Staci Trotter.

— Je dois en avoir une dans ma voiture.

Peter me suivit jusqu'à ma Golf. En ouvrant la portière du côté passager, je découvris le contenu de mon fourre-tout éparpillé au pied du siège.

— J'ai dû freiner sec, expliquai-je. Justement à cause de notre motard ! Il m'a fait une queue de poisson en arrivant à l'intersection.

— Il devait être pressé, supposa Peter en fronçant les sourcils. Peut-être s'agit-il d'une moto volée. Dans ce cas il aura décidé de l'abandonner. C'est un modèle qui coûte assez cher.

— Ça me semble plus probable, oui. (J'attrapai un stylo, pris une de mes vieilles cartes de visite dans le vide-poches central, et griffonnai au dos le numéro de téléphone de maman.) Elle s'appelle Iris Stanford.

— Je propose qu'on laisse un mot sur le pare-brise pour indiquer au motard où se trouvent ses clés, dit Peter. Au cas où nous nous serions trompés et qu'elle n'aurait pas été volée.

Je sortis un bloc-notes que je gardais toujours à bord, en arrachai une page et y inscrivis l'information.

— Je vais le coller sur le pare-brise, dit Peter. Ou le glisser dans le top-case. Occupez-vous des clés. On devrait peut-être aussi noter le numéro de la plaque pour la police.

— Très bonne idée, dis-je en me penchant sur mon carnet.

Peter me rappela qu'il était au village pour quelques jours. *Peut-être nous croiserons-nous au pub... ou à l'église.* Je fis démarrer le moteur, laissant Peter se diriger à grandes enjambées vers le cottage sinistré.

Je ne croisai plus personne sur la route jusqu'à Little Dipperton, ni piéton ni motard, et bientôt, Peter Becker avait entièrement quitté mes pensées. Il était temps pour moi de faire ma BA de la journée : livrer le lot numéro 49 à Olive Banks.